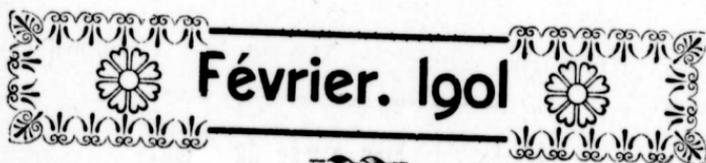




PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne.

VOL. 5 — No 9.



- V. 1 S. Ignace, évêque et martyr.
S. 2 PURIFICATION DE LA B. V. M., 2 cl (*Ave, Regina*).
D. 3 SEPTUAGÉSIME. — SOL. DE LA PURIFICATION.
Bénédictio des cierges (vl.). Messe de la Purific. (bl.). Kyr.
2 cl. Cierges allumés à l'Évang. et depuis la Consécrat. jus-
qu'après la Com. II Vêp. de la Purific., m. du suiv et du dim.
L. 4 S. André Corsini, év. et conf.
M. 5 Prière de N. S. J. C., *dbl. maj.*
M. 6 S. Tite, év. et conf.
J. 7 S. Romuald, abbé.
V. 8 S. Jean de Matha, conf.
S. 9 S. Cyrille d'Alexandrie, év. et doct.

- D. 10 SEXAGÉSIME. *Kyr.* du dim. I Vêp. du suiv. mém. du dim. et de Ste Scholastique, (II Vêp).
- L. 11 Les VII SS. Fondateurs, confesseurs.
- M. 12 Commémoration de la Passion de N. S. J. C., *dbl. maj.*
- M. 13 Ste Geneviève, vge. (3 janv.)
- J. 14 S. Ildefonse, év. et conf. (23 janv.).
- V. 15 SS. 26 Martyrs du Japon. (5).
- S. 16 Apparition de la B. V. M. à Lourdes, *dbl. maj.* (11).
- D. 17 QUINQUAGÉSIME. *Kyr.* du dim. I Vêp. du suiv., m.
- L. 18 S. Siméon, év. et mart. [du dim.
- M. 19 S. Jean Chrysostome, év. et doct. (27 janv.)
- M. 20 LES CENDRES. *Kyr.* de téries. (Fête légale) Annivers.
- J. 21 De la férie. [de l'élection de Léon XIII.
- V. 22 Ste Couronne d'épines de N. S. J. C., *dbl. maj.*
- S. 23 (*Vigile*) S. Pierre Damien, év. et doct.
- D. 24 I DU CARÊME. *Kyr.* des dim. du car. Vêp. de ce dim.
- L. 25 Ste Marguerite de Cortone, pénit. (22) [mém. du suiv.
- M. 26 S. Mathias, apôtre, 2 cl. (24).
- M. 27 QUATRE-TEMPS. Chaire de S. Pierre à Antioche,
- J. 28 De la férie. [*dbl. maj.* (2.).

Marie, la bien-aimée de Dieu.

ME vous salue, ô très bénigne Mère de Miséricorde ; je vous salue, ô la désirée, ô Marie, ô conciliatrice si habile à faire descendre du ciel le pardon et la grâce. Qui pourrait ne pas vous honorer ? Qui pourrait ne pas vous aimer ? Dans nos perplexités vous êtes notre lumière chérie, notre consolation dans nos chagrins, notre soulagement dans nos angoisses, notre refuge dans nos dangers et nos tentations ; oui, après votre Fils unique, vous êtes le salut assuré des fidèles. On vous proclame et vous êtes la plus glorieuse, la plus gracieuse et la plus aimable de toutes les femmes. Bienheureux ceux qui vous aiment, ô notre Souveraine ! bienheureux ceux qui vous vénèrent ! bienheureux mille et mille fois ceux qui, par la sainteté de leur vie, entrent en amitié familière avec vous. Je confie mon corps et mon âme à votre piété maternelle. Dirigez-moi, éclairez-moi, protégez-moi à toute heure et à tout moment, ô vous qui êtes le ferme et très doux appui de mon âme !

LETTRE ENCYCLIQUE
de
SA SAINTÉ LE PAPE LEON XIII.

De Jésus-Christ Rédempteur.

AUX VÉNÉRABLES FRÈRES

Les Patriarches, Primats,

Archevêques, Evêques

ET AUTRES ORDINAIRES.

En paix et communion avec le

siège apostolique

(suite et fin)

Et autant il est nuisible et funeste de sortir de la voie, autant d'abandonner la vérité. Or, la vérité première, absolue essentielle, c'est Jésus-Christ, puisqu'il est le Verbe de Dieu, consubstantiel et coéternel au Père, un avec lui. *Je suis la voie et la vérité.* Si donc la raison humaine cherche la vérité, qu'elle obéisse avant tout à Jésus-Christ, et se repose avec assurance sur son enseignement, convaincue que par la bouche de Jésus-Christ, c'est la vérité même qui parle. Les ordres de choses sont innombrables, où l'esprit humain, comme en

un champ fécond, et qui d'ailleurs lui est propre, peut donner libre carrière à ses études et spéculations ; et cela, non seulement avec l'aveu de la nature, mais à sa demande expresse. Ce qui est impie et viole la nature, c'est que l'esprit ne veuille pas se contenir dans ses propres bornes, et que, dépouillant la modestie qui lui convient, il méprise l'autorité du Christ enseignant. La doctrine dont dépend notre salut, roule presque uniquement sur Dieu et les choses divines ; elle n'est pas née d'une sagesse humaine, le Fils de Dieu l'a puisée entièrement en son Père. *Les paroles que vous m'avez données, je les ai transmises* (16). Elle embrasse donc nécessairement bien des choses, non certes contraires à la raison, ce qui est absolument impossible, mais placées à de telles hauteurs, que notre esprit est aussi incapable d'y atteindre, que de saisir Dieu tel qu'il est en lui-même. Mais en vérité s'il est tant de choses cachées et que la nature elle-même a enveloppées de mystère, choses dont l'explication échappe à toute sagacité humaine, et que pourtant nul homme de bon sens n'oserait révoquer en doute, c'est un flagrant abus de liberté que de n'admettre pas comme insaisissables à notre esprit, celles qui passent infiniment la nature entière. Ne vouloir point de dogme revient à ceci, ne vouloir point de religion chrétienne. Il faut donc plier sa raison à une humble et respectueuse dépendance de Jésus-Christ : *in obsequium Christi* ; à ce point qu'on la rende captive de son autorité auguste. *Enchaînant toute intelligence dans la soumission au Christ* (17). Telle est la sujétion dont Jésus-Christ nous fait ses tributaires ; et à bon droit, puisqu'il est Dieu, et que seul il a sous son empire souverain l'intelligence de l'homme, aussi bien que sa volonté. Au reste, asservir son esprit à Jésus-Christ, son maître, ce n'est nullement, pour l'homme, agir servilement, mais au contraire en parfaite convenance, soit avec sa raison, soit avec son excellence native. Par là, il se range volontairement sous l'autorité, non d'un homme, mais de Dieu son créateur et le roi univer-

(16) Io. xviii, 8.

(17) II. Cor. x, 5.

sel, de qui il est le sujet par loi de nature; et il s'enchaîne, non aux opinions d'un maître humain, mais à l'éternelle et immuable vérité. Et ainsi, il conquiert, du même coup, le bien naturel de l'esprit et la liberté. Car, la vérité qui procède de l'enseignement de Jésus-Christ met en lumière ce qu'est chaque chose en elle-même, et ce qu'elle vaut; et si, pénétré de cette connaissance, l'homme y harmonise sa vie, il asservit non lui-même aux choses, mais les choses à lui-même, non la raison aux passions, mais les passions à la raison; et, affranchi de la pire des servitudes, qui est celle du péché et de l'erreur, il conquiert, la plus précieuse des libertés: *Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera* (18). Il est donc évident que ceux qui récusent pour leur esprit l'autorité de Jésus-Christ, mettent leur volonté en lutte ouverte et opiniâtre avec Dieu. Mais, pour s'être soustraits à la puissance divine, ils n'en sont pas plus libres; ils tombent sous le joug de quelque autorité humaine; on les voit, comme c'est l'ordinaire, se choisir quelqu'un, dont ils se font un maître toujours écouté, toujours révérent, toujours suivi. De plus, en fermant ainsi leur esprit au commerce des choses divines, ils le resserrent en un cercle plus étroit, et diminuent, pour celles mêmes accessibles à la raison, ses aptitudes au progrès. Car, il n'y a pas peu d'objets dans la nature, que la lumière de la doctrine sacrée aide puissamment à expliquer on à comprendre. Et il n'est pas rare que, en châtement de leur orgueil, Dieu dérobe à ces hommes la vue du vrai, afin qu'ils soient punis par où ils ont péché. Pour ce double motif, on en voit souvent, quoique de grand génie et de science raffinée, tomber en des absurdités et des erreurs grossières, dont il n'y avait pas d'exemple.

Qu'il reste donc pour constant que, dans la vie chrétienne, l'intelligence doit être abandonnée totalement et sans réserve à l'autorité divine. Que si cette subordination de la raison à l'autorité humilie et afflige quelque peu l'orgueil, passion qui a tant d'empire sur nous, c'est une nouvelle preuve que, dans

(18) Io. VIII, 32.

le chrétien, ce n'est pas la volonté seule qui doit savoir se beaucoup mortifier, mais encore l'esprit. Nous voudrions qu'ils s'en souvinsent, ceux qui rêvent et souhaitent même de voir s'établir dans la profession chrétienne, une discipline de foi et de mœurs, dont les préceptes beaucoup plus doux et plus indulgents à la nature humaine, ne nous demanderaient que peu ou point de mortification. Ceux-là ne comprennent pas, suffisamment la portée de la foi et des institutions chrétiennes. Ils ne voient pas s'offrir à nous de toute part la *Croix*, exemplaire de vie et perpétuel étendard, pour tous ceux qui veulent, non en paroles seulement, mais en fait et en réalité, suivre Jésus-Christ.

Etre vie n'appartient qu'à Dieu. Les autres êtres participent à la vie, ne sont pas la vie. Mais, de toute éternité et par sa nature même, Jésus-Christ est vie, de même qu'il est vérité, parce qu'il est Dieu de Dieu. De lui, comme de la première et très auguste source, toute vie s'est écoulée et s'écoulera perpétuellement dans le monde : tout ce qui est, est par lui ; tout ce qui vit, vit par lui, parce que *toutes choses ont été faites par le Verbe, et que rien n'a été fait sans lui de ce qui a été fait.* — Ainsi, d'abord, pour la vie de nature. Mais Nous avons déjà mentionné plus haut une vie bien meilleure et de beaucoup préférable, savoir la *vie de grâce*, don de la bonté de Jésus-Christ, qui a pour heureuse conclusion la *vie de gloire*, à laquelle doivent se rapporter toutes nos pensées et tous nos actes. En ceci réside la substance de la doctrine et des lois chrétiennes que *morts aux péchés, nous vivions à la justice* (19), c'est-à-dire à la vertu et à la sainteté, en quoi consiste, avec une ferme espérance de la béatitude éternelle, toute la vie morale des âmes. Mais, le vrai et propre aliment de la justice, le seul qui convienne au salut, c'est la foi chrétienne. *Le juste vit de foi...* (20). *Sans la foi il est impossible de plaire à Dieu*(21). Aussi, est-ce Jésus-Christ, générateur

(19) I. Petr. II, 41.

(20) Salat. III, 41.

(21) Herb. XI, 6.

père, auteur de la foi, qui conserve et soutient la vie morale ; ce qu'il fait principalement par le ministère de l'Eglise. C'est à elle, en effet, que, dans un dessein de miséricordieuse et très sage providence, il a confié, pour nous les appliquer, les moyens propres à engendrer en nous la vie dont nous parlons, à la conserver une fois engendrée, à la ranimer si elle venait à s'éteindre. C'est pourquoi, la force s'anéantit, qui crée et conserve les vertus *salutaires*, si la discipline des mœurs se sépare de la foi divine. Et en effet, ils dépouillent l'homme de sa plus haute dignité, et, le faisant déchoir de la vie surnaturelle, le replongent misérablement dans la vie naturelle, ceux qui prétendent régler l'honnêteté des mœurs sur les seules données de la raison. Ce n'est pas que l'homme ne puisse, par un droit usage de cette raison, discerner et observer bon nombre de préceptes naturels. Mais les discernerait-il tous et les observerait-il inviolablement toute sa vie, ce qu'il ne peut d'ailleurs que moyennant la grâce du Rédempteur, c'est vainement que, sans la foi, il se promettrait le salut éternel. *Si quelqu'un ne demeure pas en moi, il sera jeté dehors comme un sarment, il se desséchera, sera ramassé, jeté au feu, et brûlé* (22). *Qui n'aura pas cru, sera condamné* (23). Au surplus, si nous voulons savoir ce que vaut en elle-même cette honnêteté contemptrice de la foi, et quel fruit elle porte, nous n'avons que trop de réponses sous les yeux. D'où vient que, en dépit de tant d'efforts pour établir et accroître la prospérité publique, un malaise profond et toujours plus envahissant oppresse les sociétés ? Ils disent que la société civile se soutient d'elle-même, qu'elle peut prospérer sans le secours des institutions chrétiennes, et parvenir, de ses seules forces, au but qu'elle se propose. En conséquence, ils veulent que tout ce qui est administration publique soit laïcisé ; et c'est ainsi que l'on voit, de jour en jour, s'effacer des mœurs civiles et de la vie sociale les derniers vestiges de la religion

(22) Io. XI, 6.

(23) Mar. XI, 16.

de nos pères. Mais ils ne s'aperçoivent pas assez de ce qu'ils font. Supprimer, avec Dieu, la sanction du bien et du mal, c'est fatalement dépouiller les lois de leur autorité la plus essentielle, c'est ruiner la justice, et briser par là les deux liens les plus fermes et les plus indispensables de toute société. De même, ôter l'espérance et l'attente des biens éternels, c'est fatalement allumer dans les cœurs la soif des biens terrestres, et pousser chacun à en tirer violemment à soi autant que lui permettront ses forces. Conséquences : jalousies, envies, haines ; machinations ténébreuses ; volontés poursuivant le renversement de toute puissance ; esprits méditant sur tous les points de la terre d'épouvantables ruines. Plus de paix au dehors, plus de sécurité au dedans : la vie publique troublée par de sinistres forfaits.

En un tel conflit de convoitises et parmi de si graves périls, il faut s'attendre en tremblant aux pires catastrophes, ou chercher en toute hâte un remède. Enchaîner les malfaiteurs, chercher à adoucir les mœurs populaires, détourner du crime par toutes les ressources des lois, c'est bien, c'est nécessaire ; ce n'est pas tout. C'est plus haut qu'il faut chercher la guérison des peuples : il faut faire appel à une force plus grande que n'est la force humaine, à une force qui atteigne les âmes, y ranime le sentiment du devoir, les rende meilleures — la force qui a déjà sauvé une fois le monde, alors qu'il s'effondrait sous le poids de calamités plus terribles encore. Rendez sa vie, redonnez sa force à l'esprit chrétien dans la société, en lui ôtant ses entraves, et la société sera régénérée. Le conflit des classes inférieures et supérieures s'apaisera de soi-même ; et un respect mutuel consacrera des deux côtés la légitimité des droits ; que pauvres et riches écoutent le Christ, et ils resteront également dans le devoir, les uns comprendront qu'ils doivent chercher le salut dans la justice et la charité, les autres dans la modération et la tempérance. La société domestique, gardée par la crainte de Dieu qui commande et qui défend, retrouvera son assiette normale ; et aux yeux des peuples, les préceptes naturels eux-mêmes repren-

et que, puissant en lui la vie dont il est la source, on en empreigne toutes les parties et l'organisme de la chose publique ; les prescriptions et les prohibitions des lois, les institutions populaires, les écoles, la législation du mariage et de la famille, le palais du riche, l'atelier de l'artisan. Et ce qui ne doit échapper à personne, c'est que de là dépend grandement cette civilisation si ardemment désirée ; car elle s'entretient et progresse, moins par les biens du corps, richesses et prospérité matérielle, que par ceux de l'âme, bonnes mœurs et pratique des vertus.

C'est l'ignorance, plus encore qu'une volonté perverse, qui tient un grand nombre d'hommes éloignés de Jésus-Christ : on en compte beaucoup, en effet, qui s'appliquent à l'étude de l'homme, beaucoup à l'étude du monde, fort peu à celle du Fils de Dieu. La première chose donc à obtenir, c'est que la science bannisse l'ignorance, afin que l'on ne répudie ni ne méprise plus Jésus-Christ sans le connaître. Nous adjurons tous les chrétiens, en quelque lieu qu'ils se trouvent, de s'appliquer de toutes leurs forces à connaître leur Rédempteur et à comprendre ce qu'il est. A peine l'auront-ils regardé, d'un cœur droit et d'un esprit impartial, qu'ils verront clairement qu'il ne se peut rien concevoir de plus salubre que sa loi, de plus divin que sa doctrine. A un tel résultat contribueront merveilleusement, Vénérables Frères, votre autorité et vos efforts, en même temps que le zèle et l'application du clergé. Graver dans l'âme des peuples la vraie notion et, pour ainsi dire, l'image de Jésus-Christ ; mettre en lumière, par la plume et par la parole, sa charité, ses bienfaits, ses institutions, dans les écoles primaires, dans les collèges, du haut de la chaire, partout enfin où s'en offre l'occasion, estimez que c'est là votre premier devoir. Sur ce qu'on appelle les *droits de l'homme*, les foules en ont entendu assez ; qu'on leur parle enfin des droits de Dieu. Le temps y est favorable, comme suffisent à l'indiquer ce que nous avons dit du réveil de sentiments chrétiens au cœur d'un grand nombre, et plus spécialement tous ces témoignages de piété à l'égard du Rédempteur, que nous lèguerons, s'il plaît

dront toute leur valeur, savoir, qu'il faut respecter l'autorité légitime et obéir aux lois, ne point faire de sédition, ne point tramer de complot. Oui, que la loi chrétienne préside à tout, que rien ne l'entrave, et l'ordre établi par la divine providence se conservera sans effort, avec les fruits qui lui sont propres, la prospérité et la paix. C'est donc le cri même du salut public, qu'à celui duquel il n'eut jamais fallu s'éloigner, qui est la voie, la vérité et la vie, retournent, non les individus seulement, mais la société humaine tout entière. Il faut qu'en celle-ci le Christ rentre en maître, comme dans son domaine ; à Dieu, au siècle qui vient, comme gage d'un meilleur avenir. Mais, comme il s'agit d'une chose dont nous ne pouvons attendre le bienfait que de la bonté divine, unis dans un même esprit de zèle et dans de communes et ardentes prières, faisons de persévérants efforts pour fléchir le Tout-Puissant, afin qu'ému de miséricordes, il ne laisse pas périr ceux qu'il a sauvés de son sang. Qu'il daigne regarder d'un œil propice cette génération qui a beaucoup péché, il est vrai, mais qui a tant et si cruellement souffert en expiation de ses fautes ; que, embrassant dans sa bonté les hommes de toute nation et de toute race, ils se souviennent de sa propre parole : *Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi* (24).

Comme gage des faveurs divines et en témoignage de Notre paternelle bienveillance, Nous vous accordons de tout cœur, Vénérables Frères, ainsi qu'à votre clergé et à votre peuple, la Bénédiction Apostolique en Notre-Seigneur.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 1 novembre de l'an 1900, de Notre Pontificat le vingt-troisième.

LÉON XIII, PAPE.

—*****—

(24) 10. XII, 32.

LE
SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

ET SES

touchants emblèmes

Par le R. Père Edmond LETIERCE, S. .

+++++*

CHAPITRE VII.

Les emblèmes du Sacré Cœur.

La Plaie du Cœur.

Un des soldats ouvrit d'un coup
 de lance le côté de Jésus, et aussitôt
 il en sortit du sang et de l'eau.

(JOAN. C. XIX, 34).

Au-dessous de la croix qui surmonte le Cœur de Jésus, et des épines qui le couronnent, la Bienheureuse voyait une plaie la plaie que Longin ouvrit d'un coup de lance. Méditons, à l'aide de la tradition catholique, les mystères délicieux et touchants que nous offre cette blessure. Longin, trouant du fer de sa lance le côté du Sauveur, ne voulait que mettre à l'abri de toute contestation la mort du Sauveur ; à son insu, il obéissait à une force supérieure : le bras de Dieu dirigeait son bras.

I. Avant tout la plaie faite à la poitrine de Jésus rappelle la blessure que le péché fait à son Cœur. Mais si tout péché blesse Jésus au Cœur, il en est qui lui font une blessure plus large et plus profonde : tels sont les péchés qui s'attaquent plus directement à sa personne sacrée, comme le blasphème ; telles les profanations qui outragent dans le mystère qui est par excellence le mystère de son amour : la Sainte Eucharistie ; comme le sacrilège, le doute ou l'incrédulité. Oh ! quels coups portent à cet adorable Cœur les transfuges de la Sainte Table, les renégats de la première communion ! mais plus douloureux encore sont ceux qui viennent des âmes qui lui sont consacrées. Suivons, en effet, la progression de l'outrage : le péché du chrétien blesse le Sacré Cœur plus que celui de l'infir-

dèle, le péché d'un simple religieux plus que celui d'un simple catholique, et le péché du prêtre plus que celui du religieux. Jésus souffre davantage à proportion qu'il a donné davantage ; et les privilèges de ses tendresses n'échappent que par les ardeurs plus vives d'une reconnaissance plus délicate au crime d'une plus noire ingratitude.

II. La plaie du Sacré Cœur a une autre signification. La trouée faite par le soldat est une ouverture sacrée qui donne accès dans le divin Cœur ; c'est une porte toujours ouverte qui nous invite à y pénétrer. Que là soit notre asile, là notre repos ; établissons-y notre tente et nous dirons avec autant de vérité que saint Pierre : " Seigneur, il fait bon être ici ". Il fait bon s'y enfoncer, s'y perdre et y vivre oublieux et oublié de tout le reste. C'est la retraite que le Sauveur ménage aux âmes qu'il aime avec prédilection. Il ne les invite pas seulement à contempler par cette ouverture les trésors de sagesse et de grâce renfermés dans son Cœur, il les presse d'y pénétrer avec confiance. Nombre d'âmes généreuses ont vaillamment répondu à cet appel divin ; elles se sont approchées de l'ouverture et un attrait surnaturel les a ravies et introduites dans ce vivant sanctuaire. Là sont venues se plonger dans les mêmes délices les Gertrude et les Mechtilde, les Lutgarde et les Catherine de Sienne, les Thérèse et les Marguerite-Marie, tant d'autres encore. Là aussi les Lansperge et les Suzo, les Bernard et les Bonaventure, les Michel des Saints et les Philippe de Néri ; tant il est vrai que la porte est ouverte à tous et que la faveur d'y passer n'est pas le monopole exclusif de nos sœurs en Jésus-Christ. Et ces âmes une fois entrées ne veulent plus en sortir ; elles s'échauffent elles s'enflamment. prennent la température du Sacré Cœur, tressaillent d'un même battement avec lui, aiment ce qu'il aime, écartent ce qu'il repousse ; on dirait qu'une fois dans cette divine fournaise le cœur de l'homme ne fait plus qu'un avec le cœur de Jésus : il conçoit les mêmes affections, se pénètre des mêmes ardeurs ; comme le fer plongé dans le feu en prend l'éclat et la chaleur, ainsi le cœur de la créature étroitement uni à celui du Créateur se consume dans les mêmes embrassements et rayonne des mêmes clartés.

III. Si la plaie du Sacré Cœur est une ouverture par où l'on entre, elle n'est pas moins une issue par où s'échappent les grâces qui rafraîchissent les âmes. Tous les dons surnaturels viennent de cette source sacrée et jaillissent de ce Cœur. Lorsque Longin, transperçant la poitrine du Sauveur, atteignit de sa lance le Cœur lui-même, il en sortit du sang et de l'eau. Le sang était celui dont le Sacré Cœur restait encore dépositaire ; il en sortit pour qu'il fût vrai que le Sauveur avait donné son sang jusqu'à la dernière goutte. Mais cette eau, mais ce sang sont aussi la figure des grâces qui ne cesseront de couler pour nous. De même que, sous la verge de Moïse, le rocher s'entr'ouvrit et il s'en échappa une source qui accompagnait de son eau voyageuse les migrations d'Israël à travers le desert, ainsi les grâces que le coup de lance a fait jaillir suivent de leurs effusions fidèles la marche de l'humanité le long des âges.

Elle a traversé l'ère des persécutions, et la grâce du Calvaire rafraîchissait les martyrs dans leurs rudes combats. Elle eut à se défendre contre l'erreur, et les docteurs catholiques puisaient leurs inspirations dans cette source intarissable. Les barbares sont aussi venus à cette source, ils se sont plongés dans ses eaux salutaires et en sont sortis d'autres hommes. Dix-huit siècles ont passé, et les variations de l'esprit humain ramènent les mêmes erreurs, les mêmes passions, les mêmes combats. Le cours des grâces n'a pas tari, il offre toujours même force, même lumière et mêmes vertus. Il coule encore à nos côtés et nous n'avons qu'à vouloir pour nous désaltérer ; approchons-nous donc de cette source bénie, buvons-en tous avec un empressement joyeux : *Omnes sitientes, venite ad aquas.* Vous tous qui avez soif, venez à ces eaux vivifiantes.

Enfin l'eau et le sang représentent nos sacrements et plus spécialement les deux plus grands de tous, le Baptême et l'Eucharistie. Dans l'eau du côté de Jésus vous trouvez le baptême qui régénère et assure à l'Église la perpétuité de sa vie ; le baptême lui restitue les enfants que le temps lui enlève ; et toujours jeune, même sous le fardeau des siècles qu'elle a vécus, elle ne cesse de tirer de son sein fécond d'innombrables enfants qui peuplent le ciel de bienheureux et la terre d'élus. Le sang du Cœur représente

celui que nous devons au sacrifice de la Messe ; le prêtre commande à Jésus, le frappe du glaive de sa parole, et fait à nouveau couler ce sang divin qui alimente la vie du monde.

C'est ainsi que le sang et l'eau sont les trésors de l'Église, les conditions essentielles de son action et de son indéfectibilité. L'eau du baptême nous a touchés une fois : gardons avec amour le caractère indélébile qui rappelle notre régénération spirituelle. Le sang de l'Eucharistie ne cesse de s'offrir à nous : buvons-en tous et toujours. Qui a pu le goûter une fois, ce divin breuvage veut s'en approcher encore. L'âme, en y puisant, sent renaître ses ardeurs ; elle a beau s'en approcher toujours, elle ne se désaltère jamais.

CHAPELLE des SERVANTES de JÉSUS-MARIE **à Jeanne d'Arc, Aylmer-Est P. Q.**

Le T. S. Sacrement est désormais exposé tous les jeudis dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc. Cette journée d'Exposition, gage des faveurs de Jésus et de la bienveillance de Monseigneur l'archevêque, rapproche d'autant la nouvelle communauté de son but : l'Exposition perpétuelle.

Tous les jeudis également, de 3 à 4 heures une instruction sous forme d'adoration se fait devant le T. S. Sacrement. Comme il est d'usage dans ces circonstances, l'instruction est divisée en quatre quarts d'heure, entrecoupés par le chant et la prière vocale.

Bien que ce soit le temps des visites mondaines, malgré la petite dépense qu'occasionnent les chars électriques, en dépit de la mauvaise température et des tempêtes de neige, ces conférences commencent à être suivies. L'on voit par là combien la dévotion envers la sainte Eucharistie parle au cœur de notre bon peuple canadien ; combien il aime à voir Jésus-Hostie, le Roi des rois, trônant glorieusement sur ce Thabor de l'autel, et avec quel empressement il vient lui rendre ses hommages. Cet amour et cette foi se manifestent aussi par le grand nombre de cierges que les visiteurs font brûler dans cette petite

chapelle, mais surtout par l'attention, l'émotion même, qui se peint sur le visage des auditeurs, lorsque le prêtre leur explique quelqu'une des beautés de la sainte Eucharistie, ou qu'il leur parle des tendresses de Jésus au T. S. Sacrement.

Le 3 Janvier, le prédicateur demanda à ses auditeurs de prier beaucoup pour la conversion de nos frères séparés, les protestants, et annonça que chaque jeudi l'adoration se terminerai par la récitation d'une prière pour demander le retour à la foi de ces brebis égarées du bon Pasteur.

Le prédicateur dit combien ce retour est ardemment désiré par le Cœur de Jésus, comme Marie y aide puissamment par son intercession ; avec quelles instances notre saint Père le Pape recommande ce but aux prières des fidèles, et combien ces désirs et ces efforts produisent de merveilleux fruits lorsque les fidèles veulent se mettre à prier.

Puis le prêtre montre par quelques exemples les résultats étonnants obtenus là où des associations de prières ont été formées dans ce but.

Dans la seconde partie le prédicateur parle de l'influence merveilleuse que la sainte Eucharistie exerce sur l'âme des protestants de bonne foi. Il cite des exemples de ces âmes ayant ressenti les premières touches de la grâce qui les amena définitivement à l'Église catholique, alors qu'ils étaient témoins des hommages rendus par les catholiques au Dieu de l'Eucharistie.

Quoi d'extraordinaire dans ce fait. Le premier dogme nié par les protestants fut celui de la présence réelle. Or cette présence réelle étant le centre du culte catholique et le lien de l'union entre les membres de l'Église, la négation de cette vérité produisit une séparation de croyances plus tranchée, plus immédiate, plus profonde qu'aucune autre hérésie.

Le dogme mis de côté, il se produisit un vide immense dans le cœur des protestants. C'est la sensation pénible de ce vide qui ramène les protestants dont l'âme est droite et sincère, vers la sainte Eucharistie, qui seule peut combler ce vide.

C'est ce qui explique aussi pourquoi les dernières et les plus fortes objections, que le démon met dans l'esprit des protestants qui veulent se convertir, ont pour objet la présence réelle ; même lorsque tous les doutes contre la confession se sont évanouis.

Représentez-vous un de ces protestants cherchant sincèrement la vérité, et qui est témoin d'une de ces manifestations de foi et d'amour dont les fidèles entourent la sainte Eucharistie. Comme alors cette étrange sensation de vide que nous pourrions appeler le MAL DE L'EUCARISTIE, trouble son cœur. Comme il envie la foi simple et vive de ce peuple à genoux. Ah ! si son orgueil ne le retenait, comme il tomberait lui-même à genoux ! comme il serait heureux de pouvoir prier et adorer !

Que se passe-t-il à ce moment dans le Cœur de Jésus ? Il voit devant lui cette âme qui lui a coûté tant de travaux et de souffrances, cette âme qu'il a rachetée au prix de son sang, cette brebis perdue qu'il a poursuivie si longtemps de ses tendres appels ! Pourquoi donc ne lui jette-t-il pas un cri, le cri de l'amour victorieux ? Pourquoi ne lui dit-il pas, comme à Saül : Je suis Jésus que tu persécutes, viens, ne te révolte plus contre ma tendresse ? Pourquoi, ne laisse-t-il pas échapper un rayon de sa gloire pour pénétrer ce cœur à demi-vaincu ? Pourquoi, enfin, puisqu'il est vivant dans la sainte hostie, ne donne-t-il pas quelque signe extérieur de sa présence, ne fait-il pas même un mouvement pour dire : je suis là ?

Ne me demandez pas aujourd'hui la raison de ce silence et de cette immobilité. Je vous dirai quelque jour que c'est encore là un des mystères de son amour pour nous. Pour le moment je vous répondrai que c'est à vous, ses fidèles, qu'il demande de pousser ce cri, de dire cette parole, de faire ce mouvement. Dieu a ainsi disposé ses grâces, et cela pour notre plus grand bien, que nous devons faire quelque démarche pour que ces grâces portent leurs fruits. C'est donc de vous qu'il attend cette démarche pour convertir ces âmes.

Ce cri, se sont vos protestations d'amour envers la sainte Eucharistie; cette parole qui dit : Il est là, se sont vos actes de foi et d'adoration ; ce mouvement qui trahit la présence de Jésus, c'est votre empressement à venir le visiter.

C'est donc par le culte public rendu au T. S. Sacrement que les fidèles peuvent travailler le plus efficacement à la conversion des protestants, et les prières qu'ils adressent à Dieu dans ce but devant le T. S. Sacrement exposé, ont une efficacité bien plus grande.

UN AMI DE L'ŒUVRE.

HOËL
des Petits Oiseaux.



OUR honorer les langes
Du roi de l'univers,
Tous les oiseaux divers
Volent avec les anges
Répandus dans les airs,
Et mêlent leurs louanges
Aux célestes concerts.

Au monarque suprême,
L'aigle dit : " Je suis roi,
Partout je fais la loi ;
Je suis empereur même,
Mes armes en font foi ;
Mais de mon diadème
L'honneur n'est dû qu'à toi. "

La colombe avec zèle,
Près de l'Enfant chéri,
Vient roucouler aussi ;
C'est l'Epoux qui l'appelle
Lui disant : " Viens ici,
" Ma colombe, ma belle. "
Elle dit : " Me voici ! "

L'alouette légère,
Ayant volé trop haut,
Descendit aussitôt.
Voyant que sur la terre
Naissait un roi si beau,
Et finit sa carrière
Tout auprès du berceau.

La linotte fabrique,
Dans son petit cerveau,
Au doux Fils du Très-Haut
Un motet magnifique
Et d'un air si nouveau
Que jamais la musique
N'eut de charme si beau.

Le pinson non moins sage
Divertit le Sauveur,
Lui disant de bon cœur,
Dans son petit langage :
" Je vous aime, Seigneur ;
Recevez mon hommage
Je vous suis serviteur. "

Le moineau solitaire,
Toujours dans son taudis,
Voyant ce tendre Fils
Dans les bras de sa mère,
Dit d'un ton fort surpris :
" Voici que sur la terre
Descend le Paradis. "

Une petite abeille,
Bourdonnant un fredon,
S'approcha du Poupon,
Lui disant à l'oreille :
" J'apporte du bonbon ;
Il est doux à merveille,
Goûtez-y, mon Mignon. "

Voici Margot la pie
Qui venait en sautant,
Et dans son bec tenant,
Quelque friponnerie
Pour donner à l'Enfant ;
" Doux Jésus, je vous prie,
Recevez mon présent. "

C'est le corbeau qui n'ose
Faire entendre sa voix,
Il apporte une noix ;
N'ayant rien autre chose
Digne du Roi des rois ;
Doucement il la pose
Et s'en retourne au bois.

Portant sa crête altière
Et sa queue en cerceau,
Près de l'humble berceau
Le coq, d'une voix fière,
Chante : " Coquerico !
J'annonce la lumière ;
Salut, Astre nouveau ! "

L'oié avançant la tête,
Se tient l'oreille au guet,
Apporte un fin duvet,
Avec l'air pas trop bête ;
Au cher Enfantelet
Dit : " Jamais on ne fête
Sans moi le cher Nolet. "

Le rossignol à l'ombre
Des palmiers d'alentour
Laisa passer son tour,
Et sur des airs sans nombre
S'exerçant tout le jour,
Attendit la nuit sombre,
Pour mieux faire sa cour.

Serons-nous immobiles
 A tous ces mouvements ?
 Si nos corps sont pesants,
 Rendons nos cœurs agiles,
 Et par des vœux ardents
 Suivons les volatiles,
 Car en voici le temps.

La VIERGE MARIE et l'Angleterre.

I

POURQUOI parmi toutes les nations en rupture avec l'église de Rome, l'Angleterre est-elle la première et de beaucoup l'objet particulier des prières du monde catholique ? Pourquoi ces croisades de dévouement apostolique à son égard, pourquoi ces violences au ciel, pourquoi cette archiconfrérie de la Pitié ou de la Compassion créée par Léon XIII pour le retour du peuple anglais à la foi de ses frères ?

L'Allemagne, l'Autriche et la Russie dorment leur lourd sommeil de mort et personne ne songe à les réveiller et aucune fleur d'espérance ne pousse sur leurs tombes. L'Angleterre a presque seule le privilège d'exercer notre attirance et notre religieux amour.

Documents en main, je crois pouvoir l'avancer : la raison surnaturelle de cette faveur est la dévotion intense et toute filiale que la grande Bretagne d'avant la Réforme a toujours eue pour la Vierge Mère de Dieu. Elle a été l'Île des saints, c'est vrai, mais elle a été et est encore la Dot, l'apanage de Marie, *the Dower of the Blessed Virgin Mary*.

J'ai trouvé des traces de cette dernière dénomination dans une lettre de l'archevêque de Cantorbéry, écrite en 1399 : " Nous, Anglais, serviteurs de Marie qui formons son héritage et sa dot, comme on nous appelle communément, nous

devons surpasser les autres par la ferveur de nos louanges et de notre dévotion. ”

En 1690, Macédo, dans son grand ouvrage *Divi titularum orbis christiani* dit lui aussi que “l'Angleterre a toujours eu plus particulièrement la Bienheureuse Vierge Marie pour patronne. ”

Le 29 juin 1893, le Saint Père a de nouveau reconnu officiellement ce patronage en ordonnant que l'Angleterre fût consacrée à Notre-Dame en présence de tous les évêques catholiques du pays. Ces consécérations se renouvellent chaque année le dimanche où se célèbre le saint Rosaire.

C'est surtout à la madone de Pitié que le bon peuple anglais aimait à adresser ses paroles de demande : “ En m'appuyant sur des preuves nombreuses que j'ai amassées, écrit M. Waterton, je n'hésite pas à dire que l'image de Notre-Dame de Pitié n'était pas seulement la plus populaire et la plus fréquente de toutes en Angleterre, mais qu'il y avait à peine une église dans la *Dot* de Notre-Dame où l'on ne trouvait pas une image de Notre-Dame de Pitié : *from the great mass of evidence on the subject which I have collected, I do not hesitate to say that the image of Our Lady of Pity was not only the most popular and homely in England, but that there was scarcely one church in Our Lady's Dower in which an image of Our Lady of Pity was not to be found. (1) ”*

Ces images de la Mère endolorie de Dieu étaient ordinairement très remarquables par leur beauté : on en peut voir encore des preuves dans la *National Gallery* de Londres. La ravissante copie de la *Pieta* de Michel Ange par Marcello Venusti y attire tous les regards.

La pensée des artistes voyait dans le Christ le plus beau des fils de l'humanité et pour eux Marie était la toute belle et la grande aimée de Dieu ; partant de ces principes, ils cherchaient à la peindre aussi douce et aussi gracieuse qu'ils le pouvaient.

(1) *Pietas Mariana Britannica. Part the third, sect. 9.*

On sent à voir ces toiles vieilles qu'elles sont dues à des actes de prières, et que l'inspiration a seule guidé la main de l'artiste ; contrairement aux tableaux de la Renaissance, aucun souvenir profane ne vient effleurer nos lèvres lorsque nous les admirons. Sans doute c'est surtout au cœur que s'adresse ces images de la Vierge qui souffre et qui pleure, mais le cœur n'est-il pas bien aussi un aide de la foi ? c'est par lui que l'on croit dit saint Paul *cordè creditur* et la vue de ces bonnes madones d'autrefois inspirera toujours plus de dévotion que ces images si ouvrées et si travaillées de Bouguereau ou d'Hoffmann.

Souvent il y avait de délicieuses inscriptions sur le socle des statues ou sur le cadre des tableaux : en voici une qui est presque la traduction du quatrain de Bon Secours ; c'est un invitoire :

HAC NE VADE VIA
NISI DIXERIS AVE MARIA

La suivante est une vraie prière :

MOSTE BLESSYD LADYE, CONFORTE TO SUCH AS CALLE
TO THE FOR HELPE IN ECHE NECESSYTE

II

L'âme anglaise a tellement été imprégnée de la dévotion à Marie qu'elle en a toujours conservé quelques traces malgré la Réforme.

Ce fonds de délicatesse et de grandeur réelle, tranchons le mot, ce fonds de catholicisme qu'on retrouve chez elle c'est au culte de la mère de Dieu qu'elle le doit.

Sans le savoir les écrivains de la Grande Bretagne ont exhalé souvent des reflets d'amour à la Dame sainte Marie ; l'autre jour, ici même, je citais les paroles de John Ruskin et de Rudyard Kipling, mais vous souvient-il des beaux vers de Byron sur l'Angelus ?

Le chantre de *Don Juan* se trouvait à Ravenne ; il entendit tinter les cloches du soir. Ces sons calmes, mélodieux, lui parurent des voix du ciel qui parlaient de Marie à la terre, et ému par leurs touches mystiques voici ce qu'il écrivit :

Le soleil descend au couchant—	<i>Ave Maria.</i>
Comme un ange qui va se reposer —	<i>Ave Maria.</i>
La cloche de chaque couvent sonne —	<i>Ave Maria.</i>
Et les échos de chaque colline chantent —	<i>Ave Maria.</i>

“ *Ave Maria!* Sur la terre et sur la mer, cette heure la plus céleste des cieux et la plus digne de vous, ô Marie. *Ave Maria!* Bénie soit cette heure! Bénis soient le temps, le climat, les lieux où j’ai senti l’influence de ce moment portée à sa plus haute puissance, se répandre sur la terre avec tant de douceur et de charme, alors qu’on entendait dans le lointain le son de la cloche qui se balançait dans la vieille tour, où l’écho mourant de l’hymne qui montait dans les cieux et que pas un souffle ne traversait l’air aux teintes roses, et que cependant les feuilles de la forêt semblaient agitées par la prière.”

John Kebbe qui vint sur le seuil de l’église mais n’y entra pas, écrivit lui aussi sur Marie; ses stances vibrantes sur elle sont intitulées la *Mère invisible*:

“ Mère de Dieu, oh! ce n’est pas en vain que nous avons appris d’ancienne date à connaître votre humble contenance. Volontiers nous nous reposerions à votre ombre, et nous nous agenouillerions avec vous, et nous vous appellerions bienheureuse, et avec vous nous nous prendrions à “ magnifier le Seigneur. ”

Quelle gloire vous avez acquise là-haut par une grâce spéciale De votre cher Fils, nous ne le voyons pas encore; nous n’osons porter nos regards sur votre front couronné; nous préférons vous contempler agenouillée devant la douce crèche, le front voilé, ou bien encore au moment où l’ange vous salue au nom de Dieu trois fois saint et que Jésus descend dans vos entrailles. ”

Woodsworth eut lui aussi de délicieuses paroles de gloire à l’Immaculée: “ Mère dont le sein virginal fut exempt de l’ombre d’une souillure, dont la moindre pensée offrant quelque alliage de péché n’effleura jamais le cœur, femme glorifiée au-dessus de toutes les femmes, monument solitaire dont s’énorgueillit notre nature déchue; plus pure que la frange d’écume blanche flottant à la surface des océans, plus resplen-

dissante que le ciel d'Orient, quand l'aurore répand ses fantastiques teintes cramoisies et que la lune dans tout son éclat, avant qu'elle commence à décroître dans les plages de l'azur du firmament, ton image, s'abaisse sur la terre. "

Sonthey, Thomas Moore, Walter Scott, Edgar Poë, Rossetti, Thomas Davis, tous protestants, ont eux aussi chanté les grandeurs de la Mère de Dieu, mais de donner leurs témoignages cela nous entraînerait trop loin ; je ne citerai que ce verset de Rossetti, naturalisé anglais et devenu renégat du catholicisme : " ô Marie, songez que pour tous ceux que la mort peut frapper vous fûtes jadis une sœur ; mère de grâce, les âmes, effarées accourent en foule ; on dirait qu'on entend les échos des âmes frissonnant dans les ténèbres. "

Voici enfin Tennyson, que Taine appelle le plus littéraire des poètes de l'Angleterre ; il consacra à Marie l'une de ses plus jolies compositions : " *Mariana in the south*, Mariana dans le Midi. "

C'est l'histoire d'une amante délaissée qui au milieu d'un paysage désolé du Sud prie au pied d'une image de Marie. " Je vous salue, Marie ! dit-elle. Etre seule ! être oubliée, aimer dans l'abandon ! "

Et elle ne cesse de redire cette prière confiante et attristée.

" Jusqu'à ce que la pourpre du soir se soit fondue en une teinte orangée qui s'étend sur la mer, elle se tient à genoux devant Notre-Dame, murmurant sa plaintive demande : " ô Mère, obtenez-moi cette grâce de me décharger du fardeau qui pèse sur moi ! "

Quand la nuit tombe elle pleure et dit en gémissant : " La nuit vient qui ne connaît pas d'aurore, où je cesserai d'être seule, de vivre oubliée et d'aimer en étant abandonné. "

J'ai dit tout à l'heure qu'un fonds de catholicisme était resté dans l'âme anglaise et protestante ; plus d'un lecteur a dû se récrier, mais vraiment comment expliquer autrement ce culte intime et profond pour Marie, malgré les trente-neuf articles et malgré les lois ?

Depuis un demi siècle surtout ce mouvement de retour à Marie ne fait que s'accroître.

Les ombres s'évanouissent et les anglicans comprennent qu'honorer la Mère de Dieu n'est pas de la mariolatrie. Je sais plus d'un ministre de Londres célébrant le mois de Marie avec sa paroisse au pied de la Madone environnée du parfum des fleurs et auréolée de gouttes de lumière.

Nous avons tous entendu parler de la statue de la sainte Vierge que les chanoines de Saint-Paul firent placer en 1889 au-dessus de la table de communion. Malgré de vives protestations, cet événement est maintenant un fait accompli.

Bien plus, en mai 1896 le chancelier du diocèse de Norwich ayant à statuer sur une pétition tendant à obtenir l'autorisation de placer devant le sanctuaire d'une église protestante les trois images de Notre-Seigneur sur la croix, de la sainte Vierge et de saint Jean, a donné une décision favorable et a reconnu le *caractère scriptural* de ces statues *commemorating a well-known scene in sacred history*.

III

Saint Alphonse de Liguori avance que le serviteur de Marie ne peut pas périr ; cela est vrai pour les peuples comme pour les individus,

Aussi je le crois et je l'espère, le culte de Marie a déposé dans la nation anglaise des germes de foi intégrale qui croîtront de nouveau à l'heure où Dieu le jugera opportun pour sa gloire.

Le monde lui aussi croit à l'ineffable vision de l'Angleterre redevenue catholique et voilà pourquoi le monde des âmes prie chaque jour pour l'Angleterre " Dot et Apanage de la Vierge Marie. "

L'abbé LELEU.

†
IHS

Le 6 Fév. la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne "

RESTEZ CHEZ VOUS.

par PIERRE L'ERMITE.

CHAPITRE XIV.

(suite.)

“ Hein !..... vous avez entendu ce moucheron-là ?..... si c'est pas à faire transpirer !!!... écoutez encore et vous verrez s'il est dans les curés jusqu'au cou.

“ C'ÉTAIT AUJOURD'HUI LA FÊTE DE L'ABBÉ HANS ; ET, PAR LA PENSÉE, J'AI CUEILLI AVEC GOT LES FLEURS QU'IL AIMAIT, J'AI FINI LE DESSIN QUE JE DEVAIS LUI OFFRIR, J'AI AIDÉ BLANCHE A ENVELOPPER LES DEUX EMBRASSES DE RIDEAUX QU'ELLE AVAIT FAITES POUR LUI, ET TOUTE LA FAMILLE, TOM EN TÊTE, NOUS AVONS PRIS LE CHEMIN DE LA CATHÉDRALE. ”

Et Merluchet, avec un sourire infernal, des gestes pleins de sous-entendus, détaillait les moindres nuances, ridiculisait les phrases les plus touchantes, et, dans la cinquantaine d'élèves qui riaient autour de lui, pas une voix ne s'éleva ; pas une de ces indignations, qui rendent si belle une figure de jeune homme, ne se produisit ; tous calquaient leur attitude sur celle de Merluchet et de son groupe, lequel terrorisait habituellement la division entière.

“ Maintenant, attention ça devient tragique et mystérieux !.. D'abord, qui est-ce qui me passe un verre d'eau, ça vous dessèche le gosier cette littérature-là !!!... ”

Et lorsque Médéric lui eut apporté un de ces gobelets en fer-blanc tel qu'on en trouve dans tous les internats, Merluchet continua la lecture sur un ton mélodramatique, commentant chaque phrase avec des réflexions idiotes, qui amusaient énormément l'assistance.

..... “ Pourquoi Dieu ne m'a-t-il pas pris là-bas, en face les rochers du Morin ? Pourquoi me suis-je débattu contre l'Océan pour ne pas mourir ? La mort est-elle donc quelque chose de comparable à ce que j'endure ici depuis une semaine, et

comme il y a des sacrifices qui coûtent cher au cœur de l'homme !

“ Je souffre atrocement ; la vision de Noyon me hante : en face la longueur de ces corridors, la puanteur de ces dortoirs, la terreur de ces classes, j'ai toujours devant les yeux ma petite chambrette de Noyon où la main de Got se devinait partout ; ma petite chambrette que le soleil emplissait de lumière et de gaieté, avec ses perspectives sur les deux jardins, sur la cathédrale, sur le Siméon.

“ Une seconde fois je suis devenu orphelin, et plus douloureusement, si c'est possible, que la première. Il me semble que je comprenais mieux, que je sentais davantage la douceur des liens que j'ai rompus. Il n'était que temps, un mois plus tard je n'en aurais plus eu le courage.....

“ J'ai raconté mon histoire à l'aumônier, il m'a longuement embrassé en me disant que j'avais eu tort, mais que toutes les âmes ne sauraient avoir des torts pareils, qu'il fallait prendre mon courage à deux mains et que la vie était faite pour autre chose que pour pleurer.

“ Moi, je ne pleure pas, peut-être cela me ferait-il du bien ? Je ne puis pas, je suis trop fier peut-être, trop orgueilleux, pas assez résigné à la volonté du bon Dieu. ”.....

Et comme à cette phrase Merluchet éclatait de rire, un cri retentit : “ Attention !..... le Kabyle !..... ”

C'était le Kabyle, en effet, qui sortait du réfectoire, après avoir pris à la hâte son déjeuner du matin. D'un coup d'œil il devine la situation et marche droit à Merluchet.

Comme une volée de moineaux, tout le groupe s'était dispersé, seul Merluchet restait, très embarrassé de sa chaise, d'où il n'avait pas pensé à descendre ; mais, malgré cela, l'air gouailleur et insolent, car il sentait sur lui les regards de toute la division.

“ Qu'est-ce que vous faites là ?.....

— Mais vous voyez..... je me promène !.....”

Et, comme le surveillant, furieux de la réponse, donnait un coup de pied dans la chaise, Merluchet trébucha, et finalement alla tomber de tout son long sur les pierres de la cour, en lâchant le cahier de Clément que M. Ménard ramassa aussitôt. “ Tu me copieras un chant de Virgile tous les jours jusqu'à dimanche, et ce n'est pas fini !..... ”

A ce moment la cloche sonna la fin de la récréation, les élèves se rangèrent sur deux files, face à l'étude. Merluchet se mit le dernier, en donnant d'un air grincheux de grands coups sur ses habits pour oter la poussière, puis il suivit à distance, traînant les pieds, essayant par le défi de son attitude de relever quelque chose de son prestige qu'il sentait atteint. Il ne réussit qu'à faire doubler le nombre de ses lignes et à faire supprimer son dernier jour de sortie.

A cette heure de la journée, les élèves ne rentraient en étude que pour y prendre leur livres, et aller en classe où les professeurs les attendaient.

A peine cette opération fut-elle terminée que le Kabyle, à grands pas, traversait la cour, se dirigeant vers le cachot. Mais quand il l'ouvrit, la porte repoussa sur la pierre quelque chose de lourd qui obstruait le passage, le surveillant se pencha et vit le corps de Clément étendu là, sans signe de vie. Il s'y attendait presque.

A grand'peine il put entrer et relever l'enfant, qu'il étendit sur le lit; le visage était blanc effrayamment, les dents serrées, les lèvres contractées, et les mains se crispaient autour des deux bouts d'une règle en ébène que Clément avait dû briser dans un moment de désespoir affolé.

Pendant une demi-heure, le Kabyle soigna l'enfant, lui baignant le visage de vinaigre, d'eau froide, lui faisant boire de son rhum à lui, péniblement acheté sur ses maigres appointements, et lorsque Clément ouvrit les yeux, il l'embrassa comme son père l'eût embrassé, sentant grandir en lui, pour cet élève méconnu, un sentiment d'immense pitié : puis il le prit dans ses bras et doucement le porta à l'infirmerie.

CHAPITRE XV.

“ MON CHER PETIT CLÉMENT,

“ Tu nous as bien manqué hier, c'était la fête de l'abbé Hans, et tous, nous avons dîné au presbytère : Got nous y avait précé-

dés ; c'est elle qui nous a reçus sur les marches : il y avait au dessert un Saint-Honoré tout plein de crème et j'ai beaucoup pensé à toi, car je sais que tu l'aimes bien ; c'est même malheureux que je ne puisse pas t'en mettre un morceau dans l'enveloppe, seulement, tu sais, ça tacherait : d'ailleurs, j'ai tout mangé. Papa avait envoyé pour ce dîner des perdreaux, qu'il a tués à la chasse à Étouilly. Il y avait là tous tes amis de Noyon, et Madeleine Toupet, celle dont tu tirais toujours la natte, comme si elle avait été un cordon de sonnette.

“ On a parlé de toi, on a demandé à papa pourquoi tu étais entré au collège ; il a répondu que tu l'avais absolument voulu. Que faisais-tu hier soir pendant que nous étions en fête?..... As-tu pensé seulement à nous, à ton abbé Hans? Il a un nouveau chien mouton, tout noir, qu'il appelle Ham, parce qu'il vient de la prison de Ham. Naturellement, il ne vaut pas Tom. Nous avons peur que tu oublies Noyon ; tu pourras trouver là-bas des camarades, mais pas un ne t'aimera comme nous t'aimons ici. Tom, lui-même, est tout triste de ton départ, il va souvent sentir tes habits et ensuite il aboie tant qu'il peut.

“ Tous les matins, Got, à la cathédrale, me recommande de bien prier pour toi, et je t'assure que je le fais du mieux que je peux ; car tu sais bien que je t'aime de tout mon cœur, depuis que je t'ai trouvé sur le sable au bord de la mer ; auparavant, je ne pouvais pas, puisque je ne te connaissais pas. Maman te recommande de bien te soigner, de ne pas boire froid quand tu as chaud, et de bien tout nous dire.

“ On m'a acheté un nouveau chapeau en feutre tout blanc avec une grande plume, si tu savais comme je suis gentille là-dessous!..... Got dit le contraire, mais les glaces ne sont pas là, n'est-ce pas, pour enfiler des perles? Allons, je t'embrasse, et tâche d'être bien portant pour les vacances du jour de l'an. Papa, maman et Got t'embassent aussi, et puis Tom.

“ BLANCHE.

“ Pour copie conforme, Marguerite Valmont.

“ P.-S. — Ce soir, nous dînons chez les Toupet. Plus personne pour tirer le cordon de sonnette!!..... Je t'envoie aussi une

photographie faite par papa de la porte du jardin du presbytère. Tu y verras l'abbé Hans avec son nouveau chien Ham ; et puis Delphine ; et puis la tante Got, qui avait mis un beau tablier tout blanc, pour montrer à Delphine comment on fait..... tu sais bien.....? j'ose pas l'écrire..... l'abbé Hans appelle ça des BRISSES DE MONASTÈRE !!....."

Quand il eut fini de lire, Clément ferma les yeux quelques instants : " Je suis à Noyon, pensait-il dans la maison de Got ce soir, je dînerai chez les Toupet avec l'abbé Hans, et ensuite comme l'année dernière, nous irons dans le jardin et là nous tirerons un feu d'artifice ; j'achèterai les fusées derrière la cathédrale ; Bigot, le sacristain, m'a indiqué une très bonne maison..... oui, je suis à Noyon, c'est un mauvais rêve que j'ai fait..... Ce pas que j'entends, c'est celui de Got, elle vient me réveiller pour la messe..... "

Pauvre enfant, qui ne pouvait se résoudre à oublier le foyer de la famille, comme certains oiseaux qui reviennent toujours au nid où, une première fois, ils ont aimé ! Mais l'illusion ne pouvait pas durer bien longtemps. Quand il ouvrit les yeux, une Sœur de Charité marchait sans bruit sur le plancher froid et reluisant de l'infirmierie ; et, au lieu du parfum champêtre des fleurs d'arrière-saison, qui encadraient là-bas sa fenêtre, voisine de celle de Got, il venait des vitrines une odeur fade de médicaments.

Il reprit sa lettre, la relut avec soin, cherchant à y démêler la collaboration de Got ; il n'y eut pas jusqu'à l'enveloppe qu'il ne regardât avec intérêt : c'était le timbre de Noyon, il voyait d'ici la poste où on l'avait mise, une rue bien tranquille, bien silencieuse, où l'herbe poussait entre les pavés.....

Maintenant, il était plus malheureux qu'auparavant. Tous ces souvenirs qu'il venait de réveiller lui montaient à la tête, ouvraient de nouveau une blessure presque saignante encore, exaspérait en lui l'indignation des derniers événements..... Oh ! Merluchet qui avait ridiculisé les Valmont, Got, Blanche tout ce qu'il aimait, quelle vengeance il allait en tirer !..... cela ne se passerait pas à coups de poings comme chez les chiffonniers ; il avait lu autrefois que Bonaparte, à l'école de Brienne, s'était battu en duel,

à son âge, au compas ; c'était cela-qu'il voulait avec Merluchet et s'il y restait..... eh bien ! tant mieux !.....

Après tout, il en avait assez de cette vie des misère, sans autre espérance qu'une dette à payer, sans autre horizon qu'un long avenir d'ennui, de travail et de misère.

C'est ce qu'il expliqua au Kabyie, qui vint le voir à la récréation de midi. Au premier abord, en sa qualité d'ancien soldat, le surveillant fut presque partisan de l'idée..... " C'est ça, mon cher, !!..... je te reconnais là, et tu as du fameux sang dans les veines..... je te donnerai une bonne répétition avant, dans la classe de dessin, un coup très facile : on attaque à gauche, parez, fendez-vous, et tu lui sers cela aux fines herbes en lui crevant le paillason à cette mauvaise bête de Merluchet !.....

Puis il réfléchit qu'il venait de dire une bêtise énorme, et, pour tout réparer, il alla conter immédiatement la chose à l'aumônier, l'abbé Vignot. Il le trouva à son bureau en train de faire ses listes de catéchisme.

Grand et maigre, d'une nature droite, exubérante, faite pour les situations nettes, l'abbé Vignot restait au collège sans l'aimer. Comblé partout dans l'établissement de marques de courtoisie extérieure, un homme du monde eût trouvé la situation charmante ; mais, prêtre avant tout, l'abbé Vignot savait qu'il ne restait rien de son ministère, que le peu de bien qu'il pouvait faire aux âmes était étouffé par ce qu'on leur laissait entendre ailleurs ; il se regardait comme une étiquette, comme " un morceau de lard au bord d'une souricière, " disait-il quelquefois avec un sourire mélancolique ; et, contrecarré sourdement dans l'exercice de son zèle, il se dépensait au dehors au profit de toutes les bonnes œuvres ; à la fin de la précédente année scolaire, il avait même failli faire un éclat et quitter la maison. Les élèves, poussés par les deux Trumard, s'étaient donné le mot, au moment des compositions de prix, pour bien faire sentir à l'aumônier le mépris profond dans lequel ils tenaient l'instruction religieuse qu'il s'épuisait à vouloir leur donner.

Ce fut à qui n'aurait pas les premières places, les plus cancre firent des prodiges de génie pour ne pas risquer d'obtenir un

prix qui les eût deshonorés ; l'aumônier avait donné comme sujet de composition : LES PREUVES DE L'EXISTENCE DE DIEU. Merluchet trouva superbe d'envoyer comme copie les deux premières pages illustrées de son cahier de botanique où l'on traitait des COTYLÉDONS ; d'autres firent encore pis, et soutinrent que Dieu n'avait jamais existé.

C'était d'ailleurs une des phases de l'hostilité latente de la division contre l'aumônier : on ne lui reprochait rien, plusieurs fois même il avait fait lever des punitions ; seulement, voilà, il avait une soutane, et il représentait le " NOMMÉ DIEU, " comme disait Merluchet.

Quand M. Ménard lui eut raconté l'histoire de Clément Valmont, et qu'il arriva à l'intention de l'enfant de provoquer Merluchet, il s'anima en vieux troupiier qu'il était et d'autant plus que l'aumônier riait de tout son cœur en se frottant les mains : " Sapristi ! faisait l'abbé, voilà un gaillard qui ne me paraît pas piqué des vers !..... "

— L'ennui de tout cela, répondait sérieusement M. Ménard, c'est que, si Clément est touché, ce sera très grave aussi ; vous savez les lames de compas sont triangulaires et, ma foi, il n'y a rien de plus traître que ces blessures-là !.....

— Mais, malheureux, s'écria l'aumônier vous ne sentez pas que vous discutez une folie ! Car il faut que Clément soit fou, fou à lier, pour que lui, mon seul bon chrétien, puisse penser à se battre en duel, à seize ans, avec une fripouille comme Merluchet, et alors qu'il sait très bien que l'Eglise le défend absolument..... mais absolument !

— L'Eglise le défend ? fit Ménard qui n'était pas très fort en théologie.....

— Évidemment, d'ailleurs ne le défendrait-elle pas, que le simple bon sens parlerait assez haut. Il faut être un vieux païen, un vieux ferrailleur comme vous, pour pousser cet enfant dans une voie pareille..... tenez, vous allez me fumer ce cigare-là, je vous le recommande, il vous éclaircira les idées ; et puis, aussitôt que Clément pourra se tenir debout, vous le ferez monter ici ; si je n'y étais pas, voici la clé... .. "

Le lendemain, vers 9 heures du matin, Clément, tout pâle, tout grelottant de fièvre, montait l'escalier qui conduisait à l'appartement de l'aumônier. Pour la première fois il avait gelé, et sur le sable de la cour, durci et reluisant, les élèves battaient frileusement la semelle. Un instant il les regarda. Quelle différence, l'hiver dans cette boîte de pierre..... et l'hiver là-bas à Noyon!..... Et il se rappelait qu'un jour, avec Blanche, ils avaient secoué le thermomètre pour le faire descendre à zéro, tellement ils avaient envie d'aller patiner dans les prés qui entourent Tarlesse. Et puis, les bons retours de Compiègne, Got qui s'amusait de son nez rouge et qui le conduisait tout de suite dans la salle à manger bien close, où le goûter l'attendait tout chaud, tout parfumé sur une nappe blanche qui fleurait la lavande : c'était vers 5 heures, le mardi et le vendredi, les visites si consolantes et si pittoresques chez " leurs pauvres ", et encore le soir les grandes flambées dans la cheminée, les longues rêveries devant la flamme, où les natures poétiques savent lire tant de choses ; les coups de vent furieux à la fenêtre, et dont on riait, car on le sentait impuissant à vous atteindre ; c'était encore la neige qu'on regardait tomber, tous pelotonnés les uns contre les autres, Blanche et lui ne faisant qu'un avec Got ; et tous si doucement heureux ; l'année dernière, avec sa petite bêche de jardin, il avait travaillé deux heures pour permettre à Blanche d'aller donner du pain aux rouges gorges, aux bouvreuils, aux mille petits oiseaux des champs qui mouraient de faim, et maintenant

Juste à ce moment la bande Merluchet déboucha dans la cour ; les deux mains dans les poches, la tête et les genoux en avant, la poitrine et le ventre en arrière, le cache-nez autour du cou, traînant la savate, ils avaient une apparence si vulgaire que la colère de l'enfant tomba comme par enchantement. Seul, Médéric portait beau avec sa raie bien faite, et son plastron immaculé, mais à cause de cela il marquait peut-être plus mal encore.

(à suivre.)